

Prix Moselly 1995

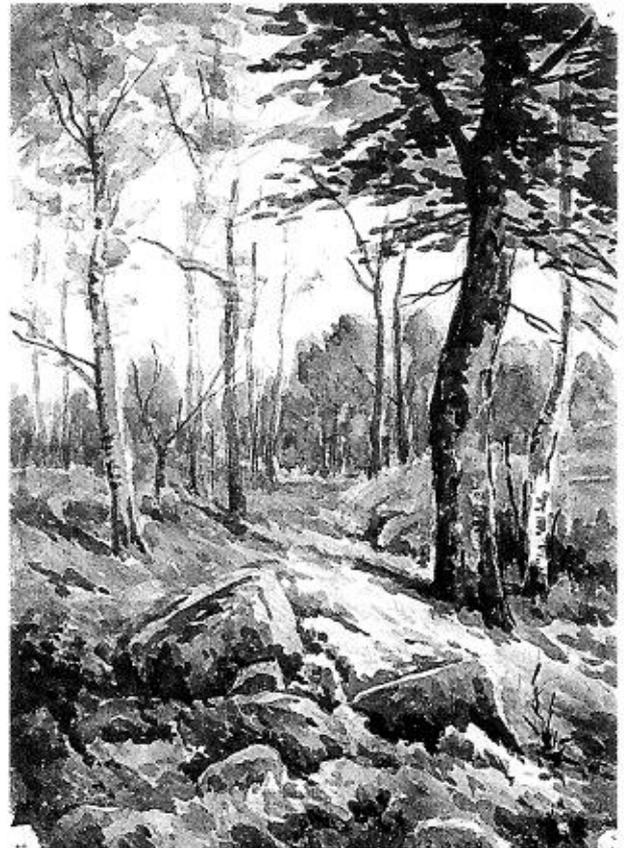
Forêt lorraine ...

par Michel PELTIER

S'il est terre de passage, c'est bien notre Lorraine. Et ces marches de l'Est, sans cesse piétinées, ont peu à peu vu se creuser mille chemins. Tous ces chemins ont une histoire, celle de ceux qui, patiemment, les ont tracés, passant et repassant à l'endroit le plus sûr, le plus discret ou le moins dommageable. Il est ainsi chemin de lièvre revenant du gagnage, simple coulée entre les herbes et les broussailles, chemin de sanglier retournant à la bauge, marquant de ses onglons la mousse du sous-bois, chemin évanescant de la renarde que seule indique une brindille déplacée, et pas même une odeur. Aussi chemin du loup fuyant ses Vosges ancestrales.... Chemins de l'homme enfin : chemins de guerre tracés par le flux et reflux de deux peuples aujourd'hui assagis, ou chemins laborieux, caillouteux, tortueux, marqués d'un millénaire de charroyage, s'écartant des mouillères, rusant avec la pente, bifurquant parfois sans raison apparente, artères irriguant les cultures de paysans encore ensommeillés, veines les ramenant épuisés au village.

Il est aussi des chemins creux et leur mystère : ce sont mes préférés, surtout quand, sur chaque talus, charmillles, aubépines, pruneliers, noisetiers ont rapproché leurs frondaisons, se confiant je ne sais quel secret. De ces tunnels de branchages, on sort différent, comme soudain détaché de l'agitation de la plaine. Ce matin là, la brume à peine évaporée, le soleil commençait à dessécher les langues et mouiller les aisselles. Je cherchais à rejoindre, au plus vite, la forêt pour y trouver de l'ombre, coupant au travers des emblaves en pleine montaison. Une haie qui me barrait la route, me révéla soudain qu'un chemin s'y terrait : chemin discret, de part et d'autre épaulé de murets, s'enfonçant doucement en direction de la hêtraie. C'était un autre monde, un monde de pénombre, de fraîcheur et de bruits étouffés, où seule osait encore fleurir la pervenche. Mais un chemin encore vivant : deux ornières attestaient que l'homme en avait récemment fait usage. Un détail m'alerta, comme un anachronisme : sur la bande centrale une empreinte aujourd'hui insolite, empreinte de sabot, de

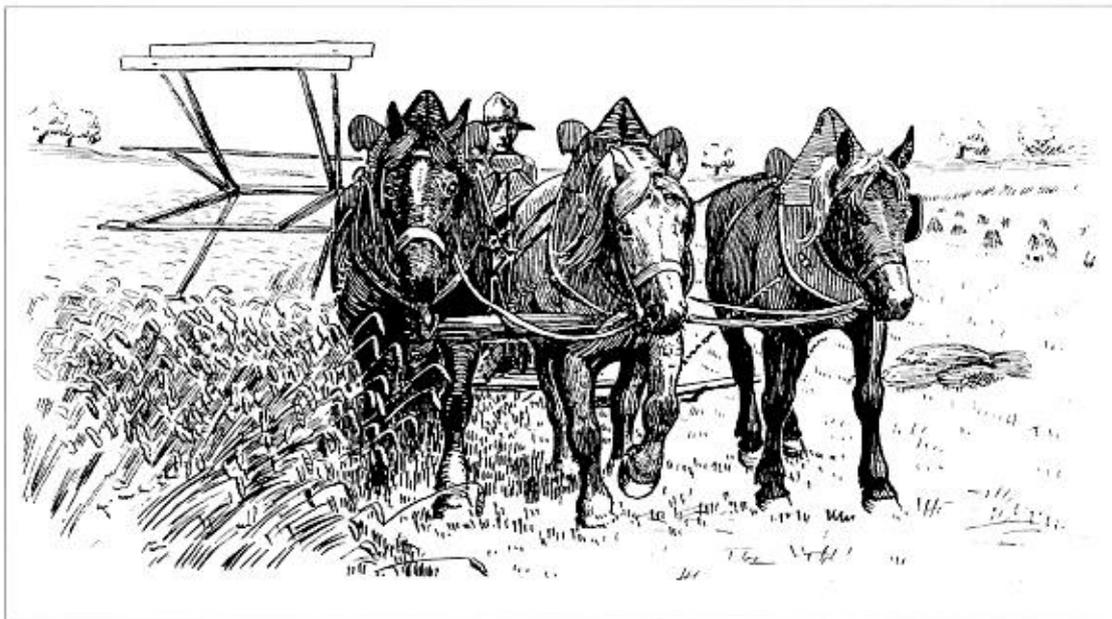
sabot de cheval. Non pas futile empreinte de pur-sang, mais sabot de cheval de trait, marque large et profonde, généreuse, à tel point que je décidai de la suivre. C'est encore là, vertu de chemin creux, de ne jamais tout à fait ressuyer. Toujours il reste, ici ou là, une flaque, une plaque de boue où s'inscrit ce qui passe : trottis de musaraigne en quête de lombric, glissements de couleuvre traquant une rainette, parfois patte de lièvre assoiffé.



Je fus bientôt rendu à la hêtraie...

De trace en trace, je fus bientôt rendu à la hêtraie. La lumière y était différente, filtrée par le jeune feuillage encore doré, conduite par les grands fûts rehaussés de lichen, réverbérée par la litière de feuilles accumulées. Le silence, soudain, était peuplé de sons, lointains encore, émanant de la canopée :

roucoulements de tourterelles, sifflets de merles et staccato de pic épeiche, puis, dénonçant enfin ma présence, les sarcasmes d'un geai. Ce corvidé au si joli plumage est le gardien de la forêt, bruyant vigile invectivant, du même ton, la laie qui se dérobe et le chasseur qui la poursuit.



La Lorraine a troqué ses lourds chevaux de trait...

J'avais maintenant dans un silence retrouvé quand, enfin, abordant la pinède, je fus surpris d'un autre cri - "Hue, Dia, Hue" qui me rajeunissait d'un demi-siècle. Le cheval, aujourd'hui, n'est plus ce qu'il était. Longtemps grenier de nos armées, la Lorraine a troqué ses lourds chevaux de trait contre vaches frisonnes et taureaux charolais. De cette époque où plaines et coteaux sacrifiaient au labour, ne subsistent que les billons des parcs et prairies, cicatrices d'un autre temps. Il faut s'y résigner : de même que le jockey a supplanté le charretier, le pur-sang caracole où jadis trimait l'ardennais. C'est dire ma joie quand émergea de la fougère une tête puissante enserrée d'une bride aux oeillères cloutées, puis un poitrail de géant arc-bouté sur la bricole, traits et palonnier distendus par le poids de la bille de pin. De rênes point ; l'ardennais naviguait à la voix, une voix sourde, brève, grognement presque, tel un ours. De l'ours, il en avait l'allure, l'homme courtaud, barbu, poilu, émergeant à son tour du sous-bois.

-Bonjour - avançai-je aussitôt, ne récoltant, tel un écho, qu'un bref - ... jour - distant. Je savais le Vosgien bourru, du moins de prime abord. J'aurais pu continuer mon chemin, ma curiosité satisfaite. Je n'en fis rien, Dieu sait pourquoi, m'asseyant sur une souche au bord du layon, attendant que revienne l'insolite attelage. Cela ne tarda guère, l'homme suivant la bête, soutenant d'une main le noeud coulant de chaîne pour que le

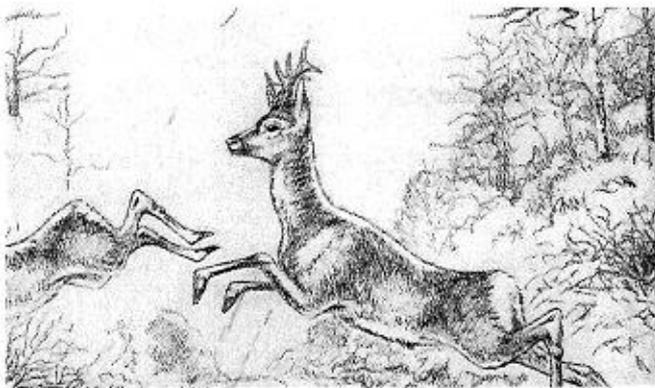
palonnier n'accroche pas les pierres du chemin. Pas un regard, sinon, par dessus l'oeillère, celui du cheval alerté par cette insistante présence. C'est alors seulement que je compris pourquoi l'allure de l'homme m'avait tout à l'heure intrigué : un ours, certes, mais blanc de cheveux et de barbe, alors que le visage ne trahissait que quarante ans à peine.... N'eussent été ces yeux noirs et ce teint basané, on eût juré un albinos.

Les hêtres, chaque jour, enrichissaient leurs frondaisons, et le sous-bois s'assombrissait malgré la canicule. De temps à autre, coupant au plus court à travers les taillis de charmille, les bosquets de houx et les tapis de ronces, je surgissais près du débardage, rarement salué de plus d'un grognement. Le travail touchait à sa fin et, le long du chemin, les billes de pin noble, tout de roux écaillées, presque sans noeuds, pleurant leur résine à la moindre blessure, s'entassaient peu à peu. Je ne me lassais pas du fascinant spectacle de l'animal en plein effort, parfois presque écrasé au sol pour extirper la grume d'une ornière. On eût dit qu'il se prenait au jeu, pesant à droite, glissant à gauche, parfois encouragé, dans les passages difficiles, d'un - "Hue, Dia, Hue" - plus amical qu'autoritaire. Puis arriva le jour où, abordant la coupe, j'y débusquai un couple de chevreuils. A peine effarouché, le brocart s'éloigna, alors que la chevrette se coulait déjà, d'arbrisseau en arbuste, pour rejoindre le couvert

tout proche d'une pessière. D'attelage, aucun. Plus de grumes non plus restant à débarder, plus rien que le silence. Vaguement dépité, je renonçai pour quelque temps à emprunter le chemin creux, occupant mes loisirs à d'autres flâneries.

Survint l'automne et ses trésors. J'explorais la moindre clairière pour y cueillir la framboise, arpentai les talus pour y guérir la mûre, longeais les haies en quête de noisettes. C'est alors qu'arriva la pluie, et la saison des champignons. Le temps était venu de rentrer en forêt, d'aller chaque jour un peu plus loin, ne négligeant certes pas chanterelles et bolets, mais recherchant, presque à genoux parfois, la divine craterelle, trompette de la mort qui, séchée sur le fil au grenier, saurait donner goût à nos sauces jusqu'au printemps prochain. Ce comestible méconnu est un champignon casanier qui, chaque année, repousse au même endroit, étendant tout au plus son territoire de quelques mètres. Encore fallait-il retrouver ce lieu toujours discret, explorer le sous-bois, tourner ici, retourner là, tourner encore et constater enfin qu'on est bel et bien égaré.

Rien ne sert alors d'accélérer le pas, de se repérer au gros chêne ou au hêtre fourchu! Non, la sagesse est de s'asseoir au pied d'un arbre, de faire le calme en soi et d'écouter. J'écoutais donc, puisqu'à mon tour je m'étais égaré dans ces forêts que je croyais si bien connaître. Le soir tombant, les chants d'oiseaux, peu à peu, s'estompaient. On pouvait même entendre le coup d'aile du ramier revenant au dortoir. Un bruit de cloche dans mon dos : la cloche du village? Je croyais celui-ci droit devant! Un autre bruit, plus proche... On dirait un appel, ou un hennissement. Allons voir... Je dus traverser une immense pessière, sinistre plantation d'épicéas trop alignés, trop denses, stérilisant le sol par leur ombrage et leurs aiguilles mortes. Puis j'abordai bientôt une hêtraie en cours d'exploitation et aperçus, dans le jour finissant, l'ardennais immobile, impassible, comme résigné, emmêlé dans les traits enchaînés à la grume.



À peine effarouché, le brocart s'éloigna...

A trois mètres de lui, l'homme était allongé, épuisé, réagissant à peine à mon appel, une jambe brisée. Que s'était-

il passé? Je ne le sus que bien des jours plus tard : la grume avait plié un baliveau de chêne qui, en se détendant, avait fauché le débardeur. Que faire pour lui? J'étais perdu, la nuit tombait et je n'avais, bien sûr, nul nécessaire de premiers soins. Non, je n'avais que mon couteau... On peut tout faire avec un bon couteau : couper une attelle de noisetier, l'ajuster au tibia avec des lambeaux de doublure arrachée à ma veste, libérer le cheval en sectionnant le cuir de sa bricole. Restait à charger le blessé sur le dos de la bête, à plat ventre, en travers, comme sac de farine. Pour aller où ? A l'écurie, bien sûr :

-Hue, mon brave, on rentre à la maison.

L'animal s'engagea dans la coupe, à l'opposé d'où je serais allé, atteignant bientôt la tranchée, puis un chemin de terre qui menait au hameau voisin de mon village. Je me tenais à ses côtés, veillant à maintenir l'homme sur sa monture.

Faut-il conter la suite ? L'arrêt à la première maison encore éclairée ? La demi-surprise du brave homme alerté par cet insolite attelage ?

-Ça devait arriver. Toujours seul en forêt, ce n'est guère prudent. Aidez-moi, on va le transporter dans notre chambre. J'appelle le docteur. Vous vous occupez du cheval ? C'est à la sortie du hameau, une ferme isolée sur la gauche, de toute façon, le cheval connaît le chemin....

Oui, le cheval savait. Je n'eus pas même un mot à dire. A peine avais-je mis la main sur son garrot qu'il entreprit, de son pas aussi rassurant que pesant, de remonter l'unique rue, sa ferrure résonnant dans la nuit maintenant avancée. Curieuse impression de s'en remettre à l'animal... Comme tout à l'heure en forêt, je n'éprouvais aucune crainte, sentant confusément qu'un lien s'était, entre nous deux, créé. L'obscurité, peu à peu, se peuplait d'ombres et de reflets générés par la lune, autorisant, du paysage, une lecture en négatif. Mes autres sens, en plein jour occultés par la vue, reprenaient peu à peu leurs droits et me délivraient leurs messages. Des bruits : celui des chiens alertés par nos pas, celui, plus discret, du taureau frottant sa chaîne à l'auge. Des odeurs discrètes : celle, un peu fade, des veaux gorgés de lait, celle du suint de bergerie, authentifiée d'un bêlement, aussi l'odeur d'un clapier. C'était une nuit animale.

Enfin les effluves du foin, de la paille et du crottin, me dénoncèrent l'écurie. Le cheval essayait, du naseau, d'en entrouvrir la porte. Puis il se dirigea vers l'auge de son box, où je devinai au toucher qu'une ration d'avoine l'attendait. Dénouant la gourmette du mors et retirant sa bride, je le laissai bientôt à son souper. La lune, un instant confisquée par quelque stratus en maraude, éclairait de nouveau la grange, par le biais d'une étroite fenêtre. Juste le temps de deviner, entassées dans un coin, quelques balles de paille, une botte de foin. Allons, la nuit serait quand même confortable...

La fatigue est le meilleur des somnifères. Comme l'horloge ancienne qui séquence la nuit de ses éclats de carillon, l'effraie avait eu beau chuintier, le coq annoncer le soleil, rien ne m'avait distrait de mon sommeil. Étais-je à ce point endormi qu'il fallait me tirer, me pousser, me souffler au visage pour que je me réveille? Me souffler au visage? D'un bond qui fit reculer l'animal, je me trouvai assis sur la botte de paille, alors que l'ardennais, de sa lèvre gourmande, glanait le foin dispersé à mes pieds, puis, à petits coups de chanfrein contre mon épaule, me poussa de côté, semblant dire :

-Allez, debout, c'est toi le patron aujourd'hui !

Le temps était venu d'inventorier les lieux. Une ferme, m'avait-on dit. Tout au plus une grange accolée à une maison de deux ou trois pièces, peut-être. Le tout bâti de grès, couvert de tuiles et tapissé d'un poirier en façade, dont la palmette soulignait le porche et les fenêtres étroites. Dehors, ni matériel ni jardin, pas même une clôture pour affirmer la cour. Seulement des lapins, en liberté sur la prairie et, sur le fumier adossé à la grange, un coq et quelques poules s'activant du bec et des ergots. A l'arrière, un hallier où s'entassait le bois, quelques caisses entrouvertes en guise de clapier et, tout au fond, deux ou trois cages d'où s'échappaient de petits cris. Dans l'une, une buse variable, apparemment blessée à l'aile, me contemplait de son oeil rond. L'autre hébergeait deux jeunes, sans doute tombés du nid, qui par leurs cris me réclamaient pitance. La troisième enfin, tout au fond, semblait ne contenir qu'une petite caisse débordante de paille. Mes yeux s'accoutumant à la pénombre, j'y distinguai bientôt deux yeux rougeâtres, un museau rose et carnassier : un furet albinos était là aux aguets.

-Vous contemplez la ménagerie ?

J'en sursautai presque. C'était le voisin de la nuit, celui qui m'avait délesté du blessé.

-Je suis venu soigner ses bêtes. Il va rester deux ou trois jours à l'hôpital. Ils ont presque dû l'attacher !

Il semblait familier des lieux. D'une musette il sortit un flacon de lait dont il abreuva le furet, prenant bien garde, en remplissant l'auge, de ne pas exposer ses doigts. Puis, à l'aide de baguettes de bois, il entreprit de donner la becquée aux buses, apparemment friandes de cette viande hachée qu'il leur offrait au travers des maillons de la cage. Se retournant enfin vers moi, en bon soigneur qui songe à ses bêtes avant de songer à lui-même, il ajouta :

-Vous n'avez rien mangé non plus, si vous avez passé la nuit ici. Venez déjeuner avec moi. Le cheval se débrouillera seul. Il suffit de laisser ouverte sa porte d'écurie.

Ce fut un petit déjeuner de rêve : oeufs aux croûtons de pain grillé, fromage blanc, café, de quoi vous rassasier pour la journée. Mon hôte était disert :

-Oui, ce débardeur est bon garçon, un peu ours peut-

être, mais le coeur sur la main. Sa passion des rapaces? Allez savoir. Peut-être son côté braconnier... Oui, oui, braconnier, je suis placé pour le savoir, je suis le garde du secteur !

-Et vous le laissez faire?

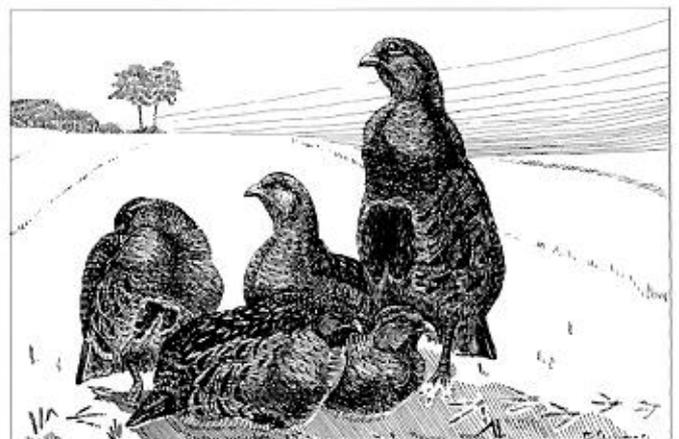
-Vous savez, entre garde et braconnier, il n'y a bien souvent que l'épaisseur d'un uniforme ! Il ne chasse que par passion, jamais pour de l'argent. Et ce n'est pas un massacreur, il n'a pas même une arme à feu.

-Comment procède-t-il alors?

-Les garennes au furet, les lièvres au collet. Il sait tout de la vie du gibier. J'ai beaucoup appris avec lui.

J'écoutais, j'écoutais et j'avais la curieuse impression d'être encore en forêt. Une forêt la tête en bas, comme un reflet sur une mare. Au plafond, les troncs : de lourdes poutres de chêne brut. Au sol, le feuillage : un foisonnement d'asparagus, de ficus et de cactées. Aux murs, des boiseries simulant le taillis, quelques trophées de chasse : hure de sanglier, bois de cerf, massacre de chevreuil, et jusqu'à un geai empaillé sur sa branche. C'était peut-être aussi cela, aimer les bêtes.

Il fallut que s'installe l'hiver, un vigoureux hiver vosgien, tout de rages de froid et de colères de neige, pour contrarier mes promenades en forêt. J'aurais pu oublier mon blessé, mais n'est-on pas souvent plus attaché aux services que l'on rend qu'aux bienfaits que l'on vous dispense? Je m'interrogeai donc sur son sort, sans oser retourner au hameau : cela aurait eu par trop l'air de quêter un remerciement. Ce dimanche, en rentrant de la ville, je trouvai, dans un simple sachet de papier, deux perdrix, des grises, à ma porte. Aucune trace de sang, ni de plomb. Serait-ce mon blessé qui reprenait son braconnage? Puis, Noël arriva et ce fut cette fois un lièvre déposé au petit matin sur un rebord de fenêtre. Un grand capucin roux, portant encore, autour du cou, la trace du collet qui l'avait arraché à sa plaine. Le Nouvel-An me gratifia d'un marcassin, né sans doute à l'automne. C'en était trop, il me fallait d'urgence arrêter le massacre!



...deux perdrix, des grises, à ma porte.

Le sol était suffisamment raffermi par le gel pour que j'espère trouver mon débardeur à son chantier. La forêt, en hiver, ouvre des horizons que son feuillage nous masquait. Choisisant de rester en lisière, il me fallut presque un matin pour inspecter, l'un après l'autre, les chemins débouchant sur la plaine. Même sur un sol gelé, il est encore à découvrir, pour qui sait observer : une flaque de boue, par ses cristaux de glace, se montre aussi fidèle qu'un moulage au plâtre. Mais, ce jour-là, nul besoin de jouer à l'indien : une légère fumée qui flottait à l'orée de la sapinière sut me montrer le bon chemin. Tel un pointer, pistant une perdrix piétant dans la luzerne, j'avançais doucement, humant ici, écoutant là, jusqu'à ce que je les découvre, homme et cheval, auprès d'un feu de branches de sapin, ce noir sapin des Vosges, le sapin pectiné, aussi lent à pourrir qu'il le fut à pousser. C'était encore un bien modeste feu, prodiguant plus de fumée que de chaleur, un feu que le débardeur, accroupi, soutenait de son souffle et nourrissait de branches mortes. Le cheval, occupé à tailler une touffe d'herbes sèches, ressentit le premier ma présence, poussant un bref hennissement de bienvenue qui fit se retourner son maître. Restant agenouillé, il me dit simplement ces paroles étonnantes :

-Je dois l'aider encore un peu. Un feu, pour que ça dure, c'est comme l'amitié, ça doit commencer tout petit, brindille après brindille...

Le feu commençait à parler : des craquements, des sifflements qui semblaient dire sa faim. Aux brindilles succédaient les branches, puis les tranches de tronc que le bûcheron dégage à l'abattage. Les flammes avaient avalé la fumée, des flammes de plus en plus courtes, semblant flotter sur leur coussin de braises. L'homme scruta le ciel, recherchant le soleil au travers des houppiers décharnés de la hêtraie voisine :

-Voici midi passé. Il est temps de se mettre à table. Vous mangez avec nous.

Ce n'était pas une invitation, mais le constat d'une évidence. Débridant le cheval, il lui attacha au licol un petit sac à demi plein d'avoine, puis il sortit de sa musette quelques oeufs durs, une miche de pain rassi, une tranche de lard et un münster si avancé qu'il en devenait racorni, momifié. Taillant alors de larges tranches dans le pain, il les garnit de lard et de fromage, les exposant au feu des braises, pas à la flamme, à l'aide d'une fourche de noisetier presque calcinée par l'usage. Le feu purifie tout, dit-on. Il sut aussi accomplir un miracle, fondant les rogatons, rissolant les croûtons, livrant à notre faim un mets inoubliable.

Je n'ai pas osé, ce jour-là, le remercier de son gibier, ni lui parler des buses et du furet. C'est lui qui, quelques jours plus tard, alors que nous faisions chauffer dans un vieux gobelet de

fer blanc le café que j'avais apporté, me demanda soudain :

-Une partie de chasse au furet, ça vous dirait ?

Je ne sus que répondre :

-Mais le garde ?

-Ne craignez rien. Dimanche, c'est la fête au village. Alors, lundi, il traînera au lit. Ici à cinq heures, ça vous va ?

Cinq heures, en plein hiver, c'est encore noire nuit. Sauf si, comme ce jour-là, et la lune et la neige s'emploient à éclairer vos pas. De toute façon, je n'avais nul besoin de repères, tant ce chemin m'était devenu familier. Il était là, m'attendant sur la coupe, l'ardennais pâturant déjà au bord d'un fossé.

-On y va ?

-On y va .

-Reste-là!- dit-il au cheval, - je reviens tout à l'heure.

Il tenait à la main une bêche, et, dans son dos, était ficelé un paquet de sacs ou de filets. De furet, point. Je le suivais dans la tranchée, celle qui débouchait près des vignes, enfin, des anciennes vignes. La forêt se faisait plus claire, les arbres moins majestueux. Les bouleaux, peu à peu, relayaient la hêtraie. Une dernière côte et nous étions aux vignes, un coteau envahi par la friche, la broussaille et bientôt la forêt, où nul pied d'Oberlin apparemment ne subsistait. Nous abordions une clairière, et le soleil levant me révéla un espace brouté, d'où émergeaient des taupinières. Nous arrivions à la garenne.

L'agriculture moderne et les virus ont mené la vie rude au lapin. Naguère omniprésent dans toute la Lorraine, il s'est maintenant cantonné en bordure de forêt, se faisant plus discret, plus prudent, rognant moins les cultures, un peu plus les sous-bois, faisant déboucher ses terriers dans la broussaille et le pierrier. Mon complice, je n'osais pas encore l'appeler mon ami, venait de s'arrêter, posant sa bêche sur une fourmière, puis, du paquet qu'il portait, prenant une à une les bourses, petits filets munis de fiches, les disposant sur la gueule des terriers, allant de l'une à l'autre sans jamais hésiter. Je le suivais et remarquai soudain qu'il dédaignait l'une des ouvertures :

-Et celle-là, vous ne la piègez pas ?

-Non, il faut bien leur laisser une chance...

Puis, se penchant sur une entrée apparemment très fréquentée, il entrouvrit sa veste, et, d'une poche, sortit le furet, encore tout engourdi de la chaleur humaine. Soulevant une bourse, il le glissa, disant :

-Allez, va ! Chasse-les, mais ne les saigne pas. Allez! Allez!

L'albinos, après avoir tourné vers nous sa fine tête d'ange où luisaient des yeux de démon, huma le sol et, tel une couleuvre, se glissa dans la nuit.

-Allongez-vous sur la garenne, vous entendrez mieux les lapins débouler. A l'extérieur, je m'en occupe...

Une oreille sur le sol, l'excitation me faisait oublier le froid : ce fut bientôt, en profondeur, un tambourinement de pattes affolées. Puis j'aperçus, dans la broussaille, un premier lapin s'échappant de la galerie restée libre. Un second, plus mal inspiré, surgit en butant dans la bourse, s'y emmêlant en roulant cul-par-dessus-tête. Le débardeur était déjà sur lui, et, avant même de le dépêtrer du filet, saisissait tête et pattes arrières et, d'un coup sec, éteignait cette boule de vie.

Deux fois encore, un lapin s'échappa, l'un par la galerie ouverte, l'autre en bousculant le filet. Quand le suivant vint surgir à mes pieds, gesticulant et criant dans ses rets, je ne pus résister, plongeai sur lui et l'achevai. L'homme me regardait, effleuré d'un sourire :

-Ça vous plaît ? Mais trois, pour aujourd'hui, ça suffit.

-Trois? Nous n'en avons que deux!

-Et le furet? Que croyez-vous qu'il fasse là-dessous? Il en a saigné un, et maintenant, il dort, gorgé de sang. Il est temps de prendre la bêche.

Il s'éloigna de quelques mètres et commença à dégager la neige, les herbes sèches et les brindilles accumulées.

-Pourquoi creuser ici et pas ailleurs ?

-J'ai écouté, l'oreille au sol, après ma première capture.

On entendait très bien le garenne saigné, taper la paroi de sa patte. Des sursauts espacés, et de plus en plus mous...

Je m'occupai à ramasser les bourses, cependant qu'il creusait dans une terre calcaire et caillouteuse, encombrée de racines. Enfin, laissant la bêche de côté, il se pencha, creusant encore avec son couteau, puis il se releva, brandissant d'une main le lapin, de l'autre le furet.

Nous sommes, sans un mot, revenus sur la coupe. L'ardennais n'avait pas bougé et pâturait encore. Son maître, après avoir dissimulé les bourses et deux lapins sous les branchages, me tendit le troisième :

-Prenons-en chacun un, le dernier sera pour le garde...

-Pour le garde, vous croyez qu'il va accepter?

-Pourquoi refuserait-il un cadeau de son frère?... Il ne vous a rien dit?

-Mais il va s'étonner...

-Pensez-vous, c'est lui qui m'a signalé que les agriculteurs

commençaient à se plaindre des dégâts de lapins sur les blés. Et puis, vous savez, tant que je ne touche pas à ses cerfs ou à ses chevreuils!

Men retournant à travers champs, je regardais à peine les traces sur la neige, tout excité encore de ce que je venais de vivre. C'était un peu comme de quitter un autre monde, un monde plus animal, avec ses lois faites de cruauté mais aussi de respect mutuel, de sens de la mesure, un monde où l'homme, enfin, trouvait sa juste place, simple forme de vie parmi d'autres. Je n'en éprouvai nul remords, et non plus ce malaise que j'avais ressenti lors d'une certaine ouverture au faisan : ces pauvres bêtes sortaient tout droit de leur volière pour être relâchées sous le nez des tireurs harnachés, comme pour une chasse au lion, se glorifiant qui, d'un doublé, qui de ce fameux coup du roi, exploit plus proche, à mes yeux, du tir forain que de la chasse.

Le printemps me revit bientôt arpentant les labours, cueillant le pissenlit, surtout celui s'étiolant sous la terre, blanc comme endive et savoureux comme laitue. Je besognais ainsi à déterrer cette merveille quand, dans la haie voisine, éclatèrent soudain cris de fureur et croassements. Une escadrille de corneilles plongeait et replongeait vers un tas de branchages, y insultant je ne sais quoi... Mon approche, provoquant un prudent repli des assaillants, je découvris bientôt, cherchant à se dissimuler parmi les branches, une buse en piteux état. J'aurais pu respecter la nature, et laisser les becs droits régler son compte au bec crochu. Mais je savais trop que ces combats ne sont souvent que simulacres, et que si la buse était blessée au point de craindre les corbeaux, c'était sans doute à l'homme qu'hélas elle le devait.



...une buse en piteux état.

C'était une buse commune, claire de plumage bien qu'émaillée de brun. Son oeil énorme, presque rougeâtre, était dilaté par la peur. Son bec crochu, à demi entrouvert, s'efforçait de m'intimider. Sur son plastron, quelques traces de sang, des impacts de plomb sans doute. Allons, le débardeur allait avoir à s'employer... Prudent, je m'avançais, la main droite gantée d'un mouchoir s'offrant à l'attaque du bec, cependant que la gauche saisissait les deux pattes, dont les serres bardées d'écaillés jaunâtres se cramponnaient encore au fagot de charmille. J'aurais pu, aussitôt, me rendre sur la coupe : je savais l'homme et le cheval en bordure de rivière, fort occupés à débarder des peupliers. Ce serait pour demain. Ce jour-là, je préférerais m'en aller à la ferme, et loger l'animal dans une cage vide du hallier. Seule la cage voisine avait encore un pensionnaire, un faucon crécerelle encapuchonné de gris bleu, hautain et méprisant, qui ne daigna pas même tourner la tête à mon approche. Quant au furet, il devait somnoler au plus profond de sa litière, cuvant son lait dans des rêves de sang....



J'étais venu en longeant la Mortagne...

Le peuplier est aux forêts ce qu'est le maïs aux prairies, l'un et l'autre érigés, alignés, presque agaçants d'être à ce point policés, cultivés. Le débardeur allait bon train. L'ardennais était à son aise dans ces allées de peupleraie, qui tenaient plus de la prairie que du sous-bois. Semblables à des raquettes de trappeurs, ses larges sabots s'enfonçaient à peine dans ces terres d'alluvions gorgées d'eau. Hâlant d'un air nonchalant, les longues billes argentées, il fendait du poitrail les touffes de spirées, écrasait les calthas et glanait, au passage, quelques brins de dactyle en ces lieux égarés. J'étais venu en longeant la Mortagne, observant foulques et poules d'eau. Juste au bout du chantier, sur un bouquet de trembles, des corbeaux freux menaient grand bruit, tournant et retournant autour des nids,

comme si la corbeautière courait un grand danger. Le débardeur qui s'approchait me dit en un sourire :

-Ils sont fâchés, je leur ai volé quelques oeufs pour notre repas de midi. Avec les morilles que j'ai trouvées en bordure du chemin, ça fera une omelette royale. Ça vous va?

Décidément, partager ses repas serait toujours une aventure... Des oeufs de corbeaux! Il ne restait qu'à espérer qu'ils n'aient pas trop été couvés. Était-ce la morille, cette truffe du pauvre, ou la saveur particulière de ces oeufs insolites, ce fut réellement une omelette royale, ni grillée, ni baveuse, juste saisie par l'ardeur de la braise qui rougeoyait encore sous les cendres du feu de branches de la veille. Un busard cendré, qui slalomait nonchalamment entre les arbres de la berge, plongea soudain derrière un saule, puis s'en fut, rasant l'eau de ses serres encombrées de je ne sais quelle proie. J'en profitai pour questionner :

-La buse était encore vivante?

Il n'eut pas l'air surpris :

-Je savais bien que c'était vous. Elle aura bien du mal à s'en remettre... Un plomb, sans doute, dans le poumon.

L'occasion était belle de chercher à comprendre cette attention particulière qu'il portait aux rapaces :

-C'est pourtant une espèce protégée...

-Et alors, croyez-vous que ça les gêne? Et ils ont bonne conscience avec ça : le paysan protège des poules qui n'ont rien à faire dans les champs, et le chasseur, perdrix et levrauts qui se moquent bien de la buse! Comme s'ils ne savaient pas que ces rapaces n'attaquent que la vermine ou les bête malades...

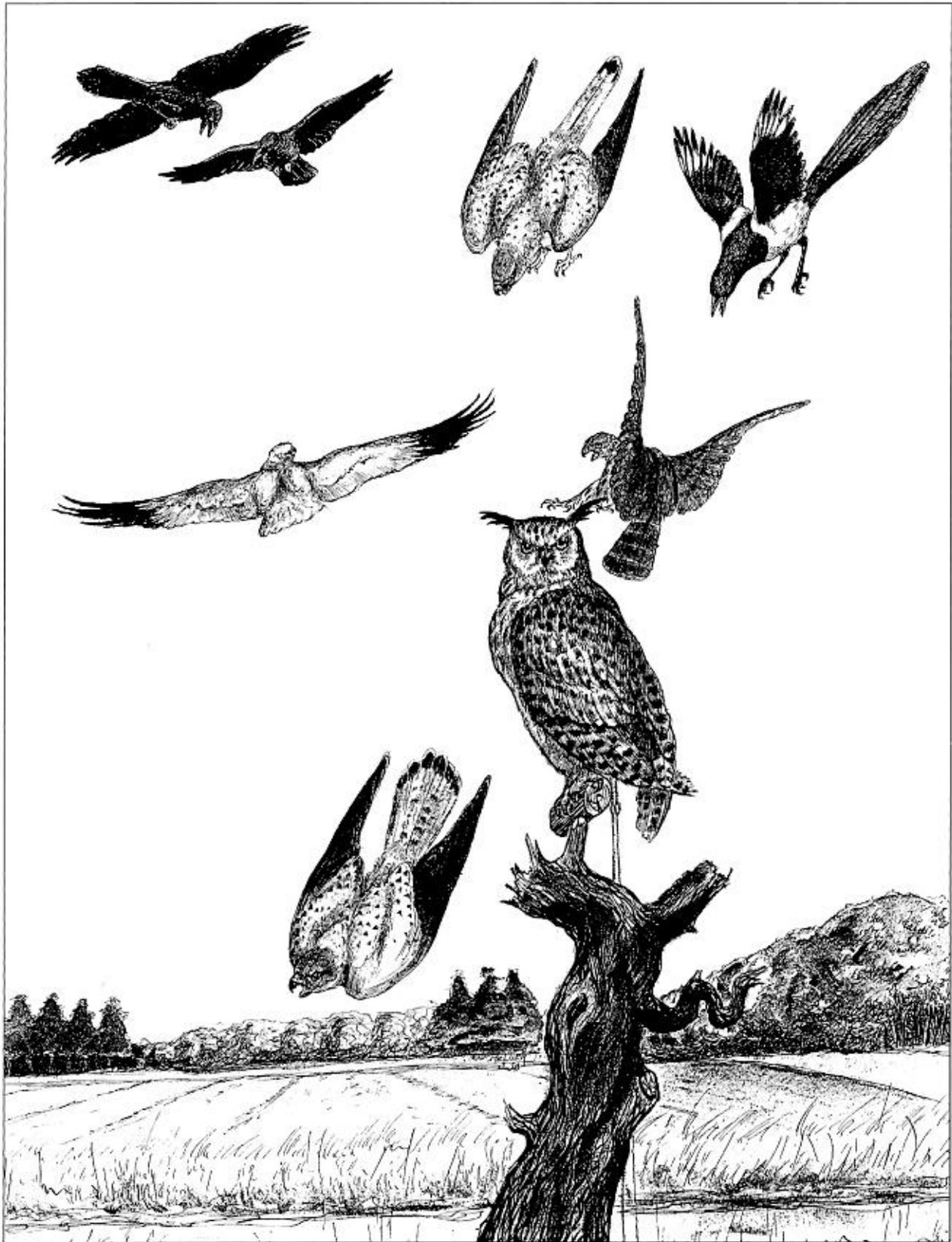
Jamais je ne l'avais entendu s'exprimer si longuement, ni, surtout, avec tant de passion. Je ne pus m'empêcher d'ajouter :

-Vous les aimez tant que ça, vos rapaces ?

Pensif, il leva les yeux vers la cime des arbres, guettant peut-être, dans le ciel, un milan ou un émouchet. Puis, comme s'il rêvait à haute voix, il me dit :

-J'aime bien les becs crochus, ce sont des oiseaux fiers, de vrais chasseurs qui observent longtemps et qui soudain attaquent. Pas des braillards effrontés comme tous ces becs droits. Ce sont des seigneurs, pas des profiteurs...

Comme le soleil de mai incitant le lézard à sortir du pierrier, ses paroles évoquaient en moi d'antiques souvenirs. Celui des chats de ma grand-mère fuyant, épouvantés, devant le corbeau effronté qui, chaque jour, disputait leur pâtée. Celui aussi d'une pie insolente qui, non contente de nicher dans le poirier de la maison, récoltait, au petit matin, les fèves que grand-père avait, la veille au soir, soigneusement plantées, méritant bien ce nom d'agasse dont les anciens l'ont affublée.



J'aime les becs crochus...

Études Toulouses, 1995, 76, 3-12

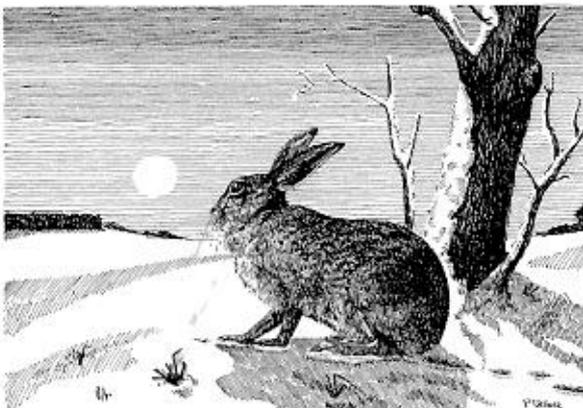
Mon braconnier d'ami avait sans doute d'autres raisons, mais, en matière de sympathie, j'étais prêt à lui concéder que la buse est aux corvidés ce que l'écureuil est aux rats ! C'est alors qu'il ajouta :

-Je crois bien que, dans une autre vie, j'aimerais renaître rapace...

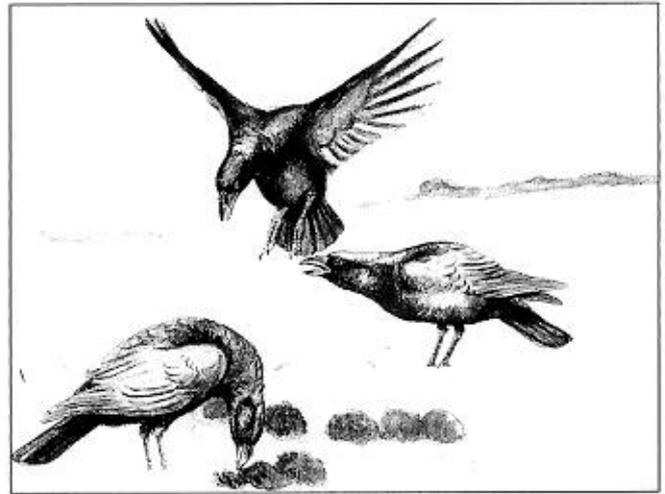
J'avoue que dans l'instant, j'en suis resté sans voix. Comment pouvait-on croire à la métempsycose, surtout lui, villageois imprégné de culture chrétienne, élevé dans les certitudes d'un au-delà serein. Comme souvent dans mes pensées, après le flux des objections, vint le reflux des arguments. Après tout, pourquoi pas ? Ce devait être rassurant que de s'imaginer revivre, sous une autre apparence, dans un cadre éternel... J'agitais cette idée dans ma tête tout en suivant le chemin creux qui menait au village. Serais-je lièvre ou serais-je renard, belette, martre ou écureuil ? Ma préférence allait aux seigneurs de ces bois. A défaut d'aigle, de lynx ou de loup, je ne m'estimais digne que d'être réincarné renard, cerf ou faucon. Quelle modestie ?

C'était un jeu, bien sûr, mais depuis ce jour-là, j'avoue que je n'ai plus regardé la nature du même oeil souverain. Je m'y sentais plus intégré, plus solitaire, partenaire à la fois du campagnol et du grand-duc, de la mouche et de l'araignée. Ce débardeur, si fruste d'apparence, m'aurait-il donné leçon d'écologie ? Prévoir comme lui la moindre réaction du perdreau, de la hase ou du marcassin tenait-il de l'observation, de la divination ou bien du souvenir d'une vie antérieure ? Question qui m'effleurait ce matin-là, alors qu'il m'expliquait comment piéger ce vieux bouquin qui, depuis quelques jours, sortait de son couvert pour venir, au petit matin, pâturer les avoines.

-Le lièvre est à la fois madré et enfantin : pour retourner au gîte, il emploie mille ruses, tourne et retourne sur ses traces. Mais quand la faim le pousse, en fin de nuit, il sort directement du gîte vers la pâture, toujours par la même coulée qui finit par former sentier.



Le lièvre est à la fois madré et enfantin.



...la buse est aux corvidés ce que l'écureuil est aux rats!

Nous étions dans la friche aux abords de la haie où le roussin avait élu refuge. L'homme, passionné, presque accroupi, me guidait entre les fourmilières, les touffes d'armoise et les tapis de pâturin, me montrant, ici une trace, là des laissées de crottes encore luisantes, enfin la voie royale, qu'il ne fallait surtout pas déflorer, par laquelle le lièvre, chaque nuit, partait faire son marché.

-Regardez, sur cette taupinière, on voit une marque de patte, il se dirige vers la plaine. Le gîte est donc à l'opposé, dans le pierrier. C'est ici que l'on va le piéger...

Sortant alors de sa poche un fil de laiton, il ajouta :

-Pas de fil de fer surtout, du laiton : c'est plus souple, ça tient mieux la forme qu'on lui donne et c'est couleur des herbes. Au moindre reflet suspect notre roussin rebrousserait chemin.

Le collet prenait forme. Une boucle de la grandeur de la main, noeud coulant vers le haut, et le fil, tel une canne à pêche penchée sur le ruisseau, semblant flotter en l'air, accroché fortement à l'épine voisine.

-Comme il vient du pierrier, la broussaille masquera le piège. C'est pourquoi j'ai donné au fil la forme de la branche. Et quand il sera pris, le pied d'épine fera ressort, évitant la rupture du laiton. C'est qu'il fait au moins ses dix livres, le bougre!

-Vous ne lui laissez aucune chance, cette fois...

-C'est à nous qu'il faudra de la chance. Il peut très bien avoir abandonné ce gîte, ou s'effrayer demain d'un simple brin d'herbe froissé...

Demain... J'avoue, ce matin-là, m'être levé avant l'aurore, tout excité déjà à l'idée du roussin capturé. Il l'était bel et bien, les yeux exorbités par la strangulation, tout tiède encore de la chaleur du gîte. Je n'avais nul remords, serein comme un renard détroissant une rabouillère, fort d'une légitimité venue du fond des âges...

-Décrochez-le, il est pour vous.

C'est alors seulement que je découvris mon ami, depuis longtemps sans doute assis dans l'ombre du pierrier.

-C'est autre chose que de passer chez le boucher, non?

S'il est une émotion indescriptible, impartageable, intraduisible, c'est bien celle du chasseur en quête de sa proie, cherchant à s'y identifier pour mieux anticiper ses réactions, à l'écoute du moindre indice, plus animal alors que l'animal lui-même. Et que dire de l'ultime rencontre, de la seconde où tout se joue, la victoire de l'un contre la vie de l'autre ! L'homme civilisé, s'il porte encore en lui ces émotions, les a ensevelies, canalisées, défigurées. Mon braconnier d'ami avait su réveiller en moi cet instinct millénaire de communion avec la chaîne alimentaire dont longtemps avait dépendu la survie de mon clan. Et loin d'y voir incitation au meurtre inutile, j'y découvrais respect de l'autre, humilité de n'être qu'un chaînon, profonde admiration pour cette architecture minutieuse élaborée au fil du temps.

Survint alors l'été, qui vit s'animer la forêt d'innombrables visites : les gosses du village y venaient rechercher branchages et rondins, arbres morts et délaissés d'affouages, afin d'alimenter leur chavande. S'il est un feu qui fait en Lorraine rêver, c'est bien celui de la Saint-Jean. Naguère encore fête païenne, il s'est depuis, sacrifiant à la mode, métamorphosé en challenge : de village en village, c'est à qui bâtira le bûcher le plus haut, le plus brillant, le plus visible au-delà des collines. Il faut aussi compter avec le temps, car le solstice d'été est propice aux orages, dans les cieux comme sous les crânes. Et ce jour-là, tout s'en mêla. Les ondées succédaient aux ondées et, dans la nuit, alors que l'horizon grondait encore, on entendit soudain crier "Au feu!". La chavande, embrasée par quelque envie des environs, achevait de se consumer avant l'arrivée des pompiers. Tout était à refaire, et ne restait qu'une journée! C'était triste spectacle que de voir, au matin, tous ces gosses effarés autour des tisons. Je décidai de les aider, sachant mon ami occupé près d'ici à débarder chablis et perchis de première éclaircie, longs baliveaux souvent séchés sur pied, certains pleurant encore leur résine en longues coulées d'ambre blond. Je n'eus pas même à le prier. L'ardennais n'était guère à la peine, et c'est par

douzaines qu'affluèrent bientôt les épicéas bostrychés, craquant déjà comme allumettes. Je m'employais à les dresser, tels un tipi d'Indien, fourrant le centre de rameaux encore verts et de branches séchées. Le moral revenait peu à peu dans la troupe enfantine, menacée maintenant par l'orage imminent. Quelques éclairs sans écho, puis bientôt, de plus en plus proches, la foudre et son tonnerre nous chassèrent à l'abri. Seul mon ami repartait en forêt, barbe et cheveux semblant électrisés par la tension ambiante. Je le verrai toujours apostrophant les nues, tel un druide invectivant le ciel gaulois. Je n'oublierai jamais non plus l'éclair qui, soudain, fissura l'horizon, juste au-dessus de l'homme et du cheval.



...serein comme un renard détroissant une rabouillère...

J'avoue être resté près d'une année sans emprunter le chemin creux de la forêt. L'envie de retourner à la garenne m'avait bien quelque fois effleuré, d'autant plus que le garde, un matin, m'apporta le furet, précisant :

-Mon frère, je crois, aurait été heureux que je vous le confie.

Il ajouta en un petit sourire :

-Mais n'en abusez pas...

C'est un busard cendré qui, par sa nonchalance, ses vols chaloupés, son insistance à explorer les berges du ruisseau, m'incita à emprunter le vieux chemin maintenant délaissé. Nulle ornière récente, encore moins de traces de fer. L'ombre était tout entière attentive aux crapauds, aux couleuvres, aux cloportes. J'y avançais avec respect, avec aussi beaucoup de nostalgie. Je sais qu'une lumière soudaine en émergeant de l'ombre est propice aux plus folles visions. Et pourtant, je le jure, en pénétrant dans la hêtraie, j'ai bien vu, sur le tronc pourrissant qui marquait la lisière, un oiseau, une buse, une buse albinos qui s'envolait nonchalamment à mon approche, comme fâchée de m'avoir si longtemps attendu...

Illustrations de Pierre PELTIER (1906-1962), père de l'auteur,
Michel PELTIER, 47, route de Baccarat, 88700 RAMBERVILLERS.